SAMUEL SADAUNE

LA PEUR AU MOYEN ÂGE

Craintes, effrois et tourments particuliers et collectifs

Editions OUEST-FRANCE

INTRODUCTION
Qu'est-ce qui fait peur au Moyen Âge ?

Jean Delumeau, dans *La Peur en Occident*, pose dès l'abord la présence d'une dualité contre laquelle il s'est heurté (mais qu'il a réussi brillamment à aborder) : celle qui oppose les peurs individuelles et les peurs collectives. Lorsque l'on pose la question : « Qu'est-ce qui fait peur au Moyen Âge ? », il faut déjà parvenir à démêler les sujets de crainte qui traversent réellement toute la société, et ceux qui ne concernent que certaines classes, ou qui tiennent à la personnalité de l'individu. Ce sont bien entendu les peurs en rapport avec le quotidien, la vie personnelle et professionnelle, qui sont le plus visées par ce type de réflexion. Aussi, à plusieurs reprises dans cet ouvrage, on ne manquera pas de montrer les périls engendrés par la vie quotidienne, et en même temps de relativiser les

Page de gauche
Triomphe de la Mort. La peur qui rassemble tous les hommes de tout temps, c'est celle de la mort. Toutefois, au Moyen Âge, il s'agit moins du fait de quitter le monde où l'on est né que de la direction que prendra son âme après le trépas : paradis ou enfer ?
Pétrarque, *Les Triomphes*, vers 1510. Paris, BnF, ms. fr. 223, f° 123v. © BnF.

En haut
Personnes condamnées à partir en enfer.
Rogier Van der Weyden, *Le Jugement dernier* (détail), 1449-51. Beaune, Hôtel-Dieu. © AKG.

Vieillard triste.
Missel romain, vers 1370.
Avignon, BM, ms. 136, f° 326v.
© IRHT-CNRS.

La *Consolation* de Boèce

Il ne faut d'ailleurs pas confondre désespoir, mélancolie, et simple tristesse d'un moment. Au Moyen Âge, on pleure volontiers en public, y compris si on est un guerrier ou un responsable politique. Encore plus si on est un anonyme. Les deuils publics donnent parfois l'impression qu'il arrive un événement catastrophique. Les prédications suscitent l'émotion larmoyante des auditeurs, qu'ils fussent des petites gens ou des dignitaires. Louis XI pleura lors d'une entrée à Arras.

Il ne faudrait pas croire non plus que l'on se soit borné à dire que de se laisser aller au désespoir est signe d'impiété et qu'il faut donc se relever. Parfois la peur et le malheur sont si grands qu'il faut toute une réflexion, toute une mise en scène pour parvenir, au moins un temps, non à y échapper, mais à s'en *consoler.*

Anicius Manlius Severinus Boethius, dit « Boèce », est emprisonné en 525 par le roi Théodoric, dont il a été un proche, mais avec qui il finit par avoir des divergences politiques. Il est torturé, sait qu'il va être mis à mort. Le désespoir, la souffrance, l'effroi sont ses compagnes quotidiennes. La seule façon de lutter contre, pour cet homme d'une culture immense et d'une grande virtuosité littéraire, c'est de construire son « chef-d'œuvre », un dialogue philosophique, mais qui va bien au-delà de ce genre, qui rassemble toutes les questions qui assaillent la pensée humaine depuis Aristote et Platon, notamment le libre arbitre de l'homme. Pour Boèce, la façon d'endiguer la douleur et la terreur, le désespoir et le renoncement, c'est de montrer de quoi il est capable : de faire œuvre ultime, de s'offrir à la postérité, mais aussi de se parler à lui-même, de résumer tout ce qui suscita en lui intérêt et interrogations. Une telle force de caractère, présente, dans ces pages, fait qu'on s'est, tout au long du Moyen Âge, plus intéressé à l'homme Boèce qu'au fond de son discours.

Le temps du désespoir a un nom chez Boèce : la « léthargie ». C'est le moment où, obscurci par les événements factuels, on oublie qui on est. Ce n'est que lorsqu'on se souvient de qui on est, qu'on en revient à ce qui est son objectif premier (ici, rédiger un chef-d'œuvre), que l'on échappe à cette léthargie.

Page de droite
Boèce et ses élèves en prison.
Boèce, *De la consolation de la philosophie*, 1385.
Glasgow, University Library, ms. Hunter 374, f° 4.
© Bridgeman.

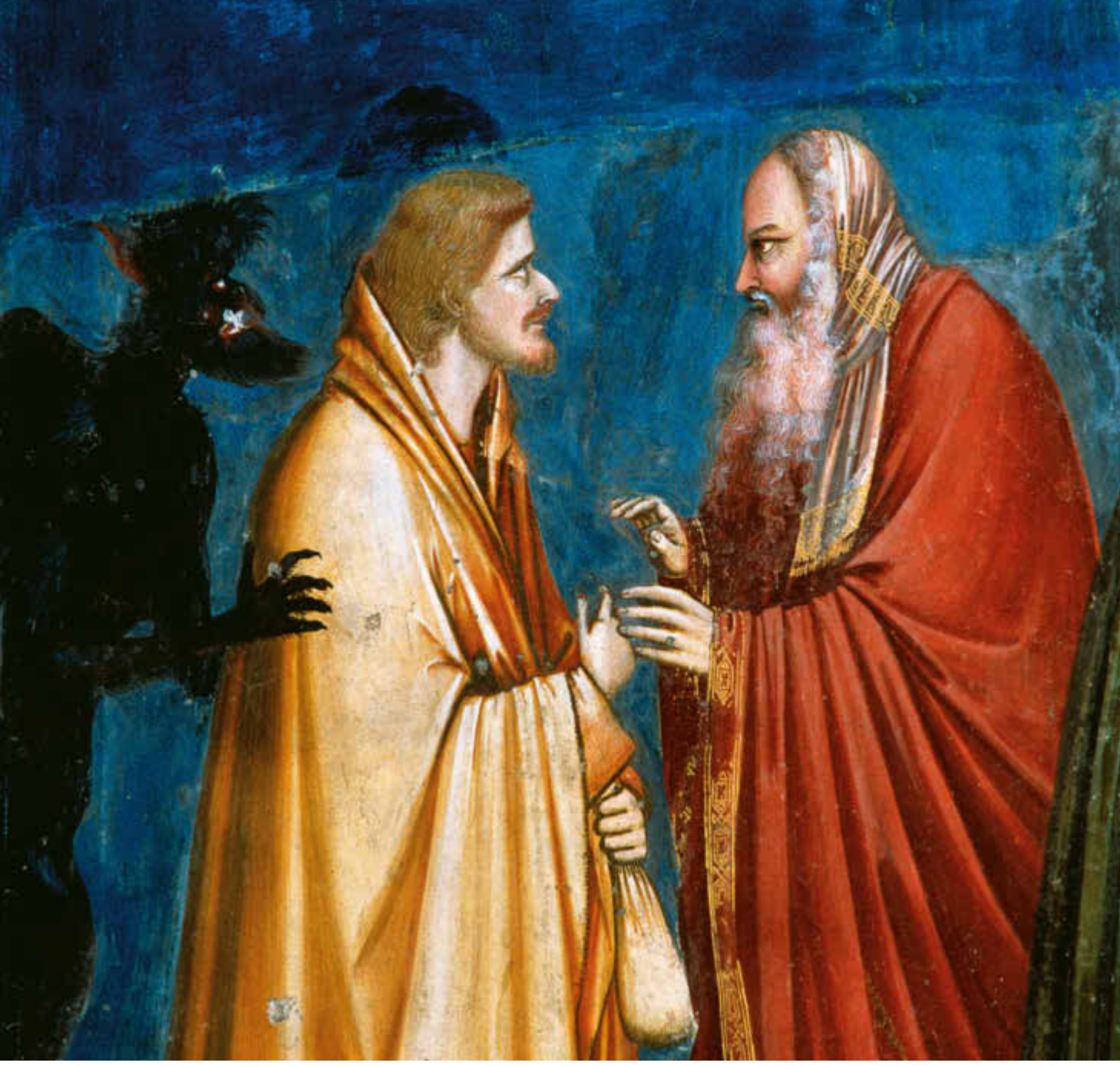
Le roux est forcément quelqu'un de fourbe, de malintentionné.
Bénédictions et préfaces à l'usage de l'abbaye Sainte-Geneviève, fin du XIV^e^ siècle. Paris, Bibliothèque Sainte-Geneviève, ms. 1286, f° 82. © IRHT-CNRS.

Le monstre

Le terme de « monstre » a la même origine que le verbe « montrer » : tous deux sont issus du latin *monore*, autrement dit : « avertir ». Pour être plus précis, « monstre » signifierait : « qui doit être montré en signe d'avertissement. »

Aujourd'hui, quand on parle de monstre, on songe à des particularités physiques extraordinaires (en gros, Elephant Man) ; mais, sans doute plus couramment, est considéré comme *monstrueux* à notre époque celui qui se livre à des actes criminels d'une forte ampleur (tueurs en série, responsables de génocide, pédophiles…). Ces derniers n'ont pas obligatoirement de difformités physiques.

Tristan et le nain de Fenice. Aux yeux des hommes du Moyen Âge, toute difformité est forcément signe de monstruosité morale.
Tristan en prose, vers 1470. Paris, BnF, ms. fr. 102, f° 39v. © BnF.



Judas représenté en roux. Cette couleur a fini, au cours du Moyen Âge, par devenir celle du Mal.
Giotto di Bondone, *La Trahison de Judas* (détail), vers 1303-05. Padoue, Chapelle Scrovegni. © AKG.

Au Moyen Âge, tout cela va ensemble… du moins en principe. Il est évident que lorsque naît un infirme, bossu, aveugle, nain, muet, c'est forcément un signe divin qui annonce que cet être aura une vilaine âme. Le plus souvent, on considère que c'est la faute des parents (et plutôt bien entendu, de la mère) et que les enfants paient pour eux. Pour autant, on ne s'apitoie pas sur l'enfant, surtout s'agissant des malformations physiques. Il faut un peu plus relativiser lorsqu'il s'agit d'un aveugle de naissance, l'un des rares cas, semble-t-il, où l'on ait droit à un peu de compassion. Ce qui est avéré par le fait qu'ont éclaté, au cours du Moyen Âge, des affaires de parents réduits à la mendicité qui crevaient les yeux de leurs enfants pour en faire de petits aveugles susceptibles d'attirer la charité des passants.

sans doute, une bonne cinquantaine d'années. Le règne de Philippe le Bel n'arrangeant rien en l'affaire. C'est l'époque où on se débarrasse de certaines personnalités politiques en les accusant de sorcellerie : ce fut le cas du pape Boniface VIII (eh oui ! personne n'y échappe !), puis des Templiers. Après la mort de Philippe le Bel, ce sera le cas pour Enguerrand de Marigny, l'un de ses principaux conseillers. Bref, le procès pour sorcellerie devient une arme… pas si utilisée que cela tout de même. On sait la difficulté de trouver des chiffres précis. Jean Delumeau le tente, en précisant qu'on a comptabilisé en Europe 12 procès en sorcellerie conduits par les tribunaux d'Inquisition et 24 devant des tribunaux laïcs entre 1320 et 1420, 34 devant des tribunaux d'Inquisition et 120 devant des tribunaux laïcs entre 1421 et 1486. Certes, on ne peut nier l'augmentation importante qui survient, mais même si on tient compte du fait que ces chiffres ne sont sûrement pas exhaustifs, nous n'assistons pas à un massacre. En une seule journée, le massacre de la Saint-Barthélemy au XVI^e^ siècle fait trois mille morts dans la seule capitale. Du reste, si Delumeau signale le commencement des procès en sorcellerie entre la fin du XII^e^ et le XIII^e^ siècle, c'est plutôt au XVI^e^ et au XVII^e^ siècle qu'il situe la systématisation et la multiplication du phénomène. Comme le remarque avec un certain humour noir Lucien Jerphagnon, dans sa Préface au livre de Colette Arnould, « le Moyen Âge a peu brûlé, il a plutôt cherché à savoir si la sorcière était combustible ». Le Moyen Âge repère, surveille, met en place des lois, mais finalement n'applique pas tant que cela la sentence. C'est bien à partir du XVI^e^ siècle, si curieusement magnifié, que le délire anti-sorcière va se mettre en route.

Il ne faut pas confondre deux faits : il est indiscutable que l'image du sorcier a pris une tournure maléfique. Il est incontestable qu'au rebouteux ou qu'à Merlin et Viviane, ont succédé les agents du Diable, contre lesquels il faut lutter impitoyablement et sans relâche. Mais cela ne signifie pas que des populations entières se retrouvaient en train de brûler. Il est indéniable que toute personne

Page de gauche
La sorcière a évolué avec le temps. D'abord fée, magicienne, parfois même de sang noble (Morgane, Viviane, Mélusine), elle devient une vieille femme affreusement laide et habitant dans une masure au fin fond d'un village.
Joachim Patinir, *La tentation de saint Antoine* (détail), début XVI^e^ siècle. Madrid, Musée du Prado. © Dagli Orti.

Frédégonde faisant brûler des sorcières.
Une fois de plus, sous couvert de parler d'événement anciens, l'enlumineur met en scène l'actualité récente : à la fin du XV^e^ siècle, on s'en prend de nouveau aux sorcières.
Grandes Chroniques de France, 1493.
Paris, BnF, vélins 725, f° 53v. © BnF.

se retrouvant face à l'Inquisition était presque systématiquement sûre de se retrouver condamnée. Cela ne signifie pas que tous les Toulousains, tous les Albigeois, tous les Narbonnais se soient retrouvés dans les geôles de l'Inquisition. Si l'on se fie aux travaux et enquêtes démographiques et économiques dans la région du comté toulousain à cette période (notamment celles de Charles Higounet, le grand spécialiste de la question), le Sud-Ouest, le Midi ne sont pas devenus des déserts suite à la chasse aux Cathares. Celle-ci a été ignoble mais il faut encore une fois remettre les choses en leur juste proportion : non seulement la région ne s'est pas effondrée démographiquement, mais certaines villes (Cordes, Mirepoix, Toulouse…) ont même bénéficié d'un nouvel essor économique suite à la guerre albigeoise.

De même, si la femme semble particulièrement malmenée à partir de cette période, par le fait que les procès en sorcellerie concernent largement plus les sorcières que les sorciers, il n'en reste pas moins que le sort de la femme dans la société française au XV^e^ siècle est nettement meilleur qu'au XVII^e^ et, même, qu'au XIX^e^ siècle.

La Mort quitte les tombes lors de la fin du monde.
Codex de Predis, 1476. Turin, Royal Library. © AKG.

du x^e siècle, avait écrit un texte sur le thème du millénaire finissant qui allait bientôt laisser la place au Jugement dernier. Les textes sur le Millénium allaient par contre fleurir aux xv^e et xvi^e siècles et comme le rappelle Jean Delumeau : « Est-ce un hasard si c'est au début des temps modernes qu'est née la légende de la peur de l'an mil ? N'a-t-on pas prêté alors aux contemporains d'Othon III [l'empereur qui régnait sur l'Allemagne à la fin du premier millénaire] des craintes qui étaient plus authentiquement et plus largement celles des Européens des xiv^e-xvi^e siècles ? »

De ce fait, si nous reprenons les différents thèmes abordés dans le présent ouvrage, nous nous apercevons que tout concorde pour laisser penser qu'à partir du deuxième quart du xiv^e siècle jusqu'à une période qui va probablement au-delà du Moyen Âge, nous avons affaire à une population qui a sans doute régulièrement à l'esprit l'idée de la fin des temps. Un indice corroborant cette théorie est la présence de l'Apocalypse dans une œuvre du tout début du xiv^e siècle que nous avons déjà rencontrée : *Le Roman de Fauvel.* À bien des égards, comme le remarque Armand Strubel, le règne de Fauvel préfigure le retour de l'Antéchrist, cependant que tout le roman semble annoncer le futur catastrophique que les hommes sont en train de se construire.

Puisque les rois sont menteurs
Et les puissants flatteurs,
Que les prélats sont pleins de vaine coquetterie
Et que les membres de la noblesse haïssent l'Église,
Que le clergé est un exemple de vices,
Que les religieux se vautrent dans les plaisirs,
Que les puissants sont dépourvus de charité
Que les marchands manquent à la vérité,
Que ceux qui travaillent sont sans loyauté,
Que les hôtes sont remplis de cruauté,
Les baillis et les juges sans pitié
Et les parents sans véritable amitié,
Les voisins médisants et pleins d'envie,
Les jeunes enfants pleins de malice […]
Je conclus en bonne logique
Que nous sommes proches du moment
Où doit arriver la fin du monde,
Car toutes les formes de méchanceté y surabondent […]
Ainsi, je suis persuadé que l'Antéchrist est venu […]

Page de gauche
Les quatre cavaliers de l'Apocalypse et les âmes sous l'autel. Il ne faut pas oublier que chacun des cavaliers représente un élément de peur des hommes : les guerres de conquête, les guerres civiles, la famine et les épidémies.
Apocalypse flamand, xv^e siècle. Paris, BnF, ms. néerlandais 3, f° 7. © BnF.

TABLE DES MATIÈRES

3 **AVANT-PROPOS**
Comment parler de la peur au Moyen Âge ?

7 **INTRODUCTION**
Qu'est-ce qui fait peur au Moyen Âge ?

11 **LES PEURS DU QUOTIDIEN**
12 Accidents, incidents et incendies : les petits dangers au quotidien
16 Le climat
20 *De la corruption de l'air*
22 La famine
26 Le chômage et la faillite
30 La misère
34 Peurs féminines

En haut
Scène de guerre tirée de la *Bible de Maciejowski* : la cité d'Aï est prise et son roi exécuté.
Les paraboles religieuses et les enluminures sont une autre façon de découvrir comment sont abordés les thèmes de la peur.
Bible de Maciejowski, vers 1245. New York, Pierpont Morgan Library, ms. M638, f° 10v.

38 La peur de la nouveauté
41 La peur de la mort
46 Frayeurs nocturnes

51 UN PEUPLE DÉPRESSIF ?
52 L'angoisse de l'incertitude contre le rejet de la providence
56 La crainte des changements de fortune
60 Le désespoir du pauvre et la mélancolie du riche
64 *La* Consolation *de Boèce*
66 Existe-t-il des périodes de dépression ?

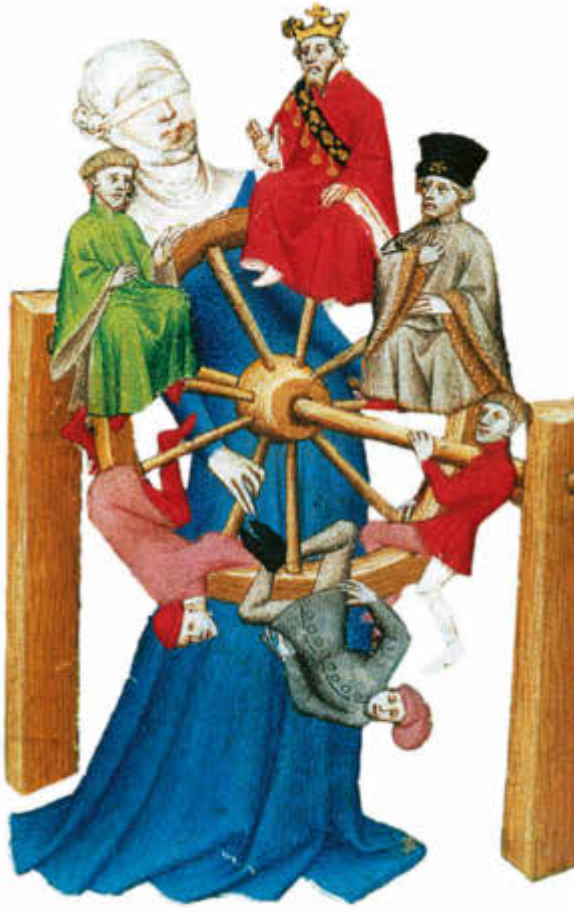
71 LE SENTIMENT D'INSÉCURITÉ
72 Le Moyen Âge est-il violent ?
74 Des châtiments destinés à effrayer ?
79 La guerre
82 Les grandes compagnies, routiers et autres écorcheurs

87 LA PEUR DE L'AUTRE
88 Méfiance envers l'étranger
92 Le monstre
96 Le loup et autres animaux
100 *Existe-t-il une peur du cochon ?*
104 La sorcellerie
110 Au sujet de quelques personnages historiques terrifiants
114 *Les « barbares » des régions lointaines*

119 PHÉNOMÈNES INQUIÉTANTS
120 La peste noire
122 Les comètes et les éclipses
126 Les revenants
128 La folie

131 LE MAL
132 La crainte de l'Apocalypse
139 La peur du Diable, des démons et de l'Enfer
144 *L'Inquisition était-elle vraiment redoutée ?*

148 BIBLIOGRAPHIE



Roue de la Fortune.
Christine de Pisan, *Épître d'Othéa à Hector*, vers 1410-1412. Londres, British Library, ms. Harley 4431, f° 129.
© British Library.